Arthur Baudry

LE SYNDROME DE LA REINE ROUGE



Arthur Baudry

Le Syndrome de la Reine rouge

© Arthur Baudry, 2026

ISBN numérique : 979-10-405-7820-8

Librinova

www.librinova.com

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

Ce récit est une reconstitution de plusieurs extraits des carnets du journal intime de la fille du Docteur Maximilian « Max » Samuel assassiné le 30 janvier 2033. Partiellement conservé à l'intérieur d'un coffre arraché aux eaux tempétueuses du Pacifique rognant la côte Ouest d'Amérique du Nord, il demeure l'ultime témoignage d'une civilisation effondrée, désormais en proie aux flots corrodants de l'océan et à la touffeur fétide de l'atmosphère.
De ce monde perdu à jamais, je suis l'un des derniers et mornes enfants.

Travailleur de la mer anonyme, Comté de Snohomish (ancien Etat de Washington), 2 septembre 2084

PROLOGUE

« En revanche, des idéaux ont suscité mes efforts et m'ont permis de vivre. Ils s'appellent le bien, le beau, le vrai. […] Or l'humanité se passionne pour des buts dérisoires. Ils s'appellent la richesse, la gloire, le luxe. […] Mais c'est la personne humaine, libre, créatrice et sensible qui façonne le beau et qui exalte le sublime, alors que les masses restent entraînées dans une ronde infernale d'imbécillité et d'abrutissement. […] Et pourtant je crois en l'humanité. […] Mais le bon sens des hommes est systématiquement corrompu. Et les coupables se nomment : école, presse, monde des affaires, monde politique. »

Extrait de Comment je vois le monde d'Albert Einstein (1879 – 1955), physicien théorique, fondateur de la théorie de la relativité et l'un des principaux pionniers de la théorie quantique

Seattle, décembre 2040.

Le corps contorsionné gisait là, sur le lit, mutilé sur la totalité de son épiderme désespérément offerte aux supplices de l'amok. La fine enveloppe charnelle laissait transparaître un réseau de veinules violines parsemant tout le corps. Aucune parcelle de peau n'avait été épargnée par les lacérations. Le cadavre écorché était, par endroits, tacheté d'ecchymoses jaunies par le temps, soulignant davantage encore les gerçures de ses lèvres bleutées dont l'expression sur le visage desséché cristallisait la souffrance endurée. Noircies par l'infection, les six immondes lésions cutanées, dont une couvrant la cavité orbitaire de l'œil crevé, se distinguaient épouvantablement parmi une horde de cloques et de pustules brunes. Les effluves nauséabonds qui émanaient de la dépouille, quant à eux, suggéraient que l'acte de barbarie eût été commis depuis quelques jours.

Le processus de décomposition avait donc commencé son œuvre. Mère Nature s'emparait désormais de sa création originelle et rongeait les derniers lambeaux de peau et de viscères comme pour abréger définitivement l'atroce humiliation qu'avait dû subir la jeune femme. Probablement de sexe masculin, l'auteur de ce tableau horrifique avait dû s'en donner à cœur joie. Pire, il avait dû ressentir l'ultime jouissance sadique dans son exécution tant les convulsions destructrices de ses gestes transparaissaient dans la chair pourpre déchiquetée. Néanmoins, la régularité des incisions et la précision chirurgicale des entailles contrastaient avec cette explosion de violence et révélaient un esprit complexe, à la fois méticuleux et négligent. Le plaisir malsain était d'autant plus insoutenable à imaginer que le tueur avait certainement pris son temps pour savourer l'instant et se délecter de la moindre souffrance infligée, du moindre gémissement plaintif qui amplifiait dans un cercle tantrique son excitation satanique. Parce qu'au vu du spectacle vomitif qui s'offrait à mes yeux, on ne pouvait s'empêcher de songer à l'œuvre du Mal, ou du moins, de l'un de ses suppôts.

L'exiguïté de la chambre renchérissait l'oppression de l'atmosphère déjà suffocante tandis que des rideaux négligemment tirés plongeaient la pièce dans un clair-obscur ocre créant un théâtre d'ombres très angoissant. L'air y était brûlant et avait la texture poisseuse de la mort. Étrangement, une odeur épicée dont il était difficile de déterminer l'origine venait se mélanger à cette atmosphère déjà bien chargée. Posées contre le mur, deux affiches militantes attendaient d'être vigoureusement brandies. Sur l'une étaient peints, dans un cercle rouge barré, les mots « World Terrorist Organization », malicieux détournement de mots confondant les initiales de l'organisation onusienne

vilipendée et établie dans la ville depuis quelques heures. Sur l'autre était inscrit l'immuable et vain slogan : « People And Nature Before Profit ».

Des vêtements et des bijoux traînaient ici et là sur la moquette recouverte de petites particules blanches qui, de loin, s'apparentaient à des pellicules de cuir chevelu mais qui, de près, s'avérèrent être des cellules de peaux mortes arrachées du reste du corps. La jeune femme avait dû excorier sa chair superficielle alors qu'elle rampait péniblement sur les fibres rugueuses du sol pour atteindre l'unique commode sur laquelle un téléphone avait été entreposé. Cette conjonction d'observations laissait conjecturer une tentative vaine d'appel au secours avant de regagner le lit dans un dernier effort afin d'adopter une ultime position, plus pudique, plus digne, tentative manifestement avortée dans son mouvement par les dernières minutes d'agonie.

Nous entamions le mois de décembre mais dehors, une chaleur estivale avait encore saisi la ville entière qui arborait une teinte rouge orangé depuis quelques semaines. Dans un dégradé de couleurs automnales coïncidant avec une chute tardive de la sève combinée à un été humide et un automne doux, les arbres caducs s'effeuillaient encore et les dernières feuilles mortes se hâtaient dans les tourbillons du vent d'Ouest comme des papillons de feu retardataires. Détonnant avec les couleurs grisâtres de l'hiver, les flux solaires se réverbéraient sur les baies vitrées des gratte-ciels miroitants de Rainy City, avant de s'engouffrer dans les murs de pierre et de brique. L'inertie thermique jouant à plein, l'enceinte urbaine se transformait en une véritable étuve bouillonnante. Et à la faveur de la sublimation de l'asphalte dans l'air, les rues restaient plongées dans un brouillard optique qui donnait libre cours à l'imagination délirante des rares âmes errantes au visage étouffé par un de ces masques respiratoires.

Et cette chaleur assommante maintenait les corps dans une torpeur presque enivrante.

Malgré l'opacité des rideaux de la pièce, un faisceau lumineux avait réussi à filtrer pour révéler les particules de poussières d'or ambiantes, virevoltant dans son sillage pour finalement venir mourir sur la silhouette ravagée. Les rayons étaient si intenses qu'ils semblaient avoir brûlé à vif la peau cloquée déjà profondément éprouvée par les agressions de la lame. Mais, paradoxalement, la luminosité aveuglante semblait désormais s'insinuer dans les interstices du craquèlement de la peau comme pour apaiser d'une caresse dorée l'image que renvoyait ce corps meurtri à jamais. Dans une douceur divine presque maternelle, elle semblait vouloir libérer et guider son âme vers un monde meilleur. Je restais immobile, contemplant de loin ce tableau aux aspirations

quelque peu bibliques et qui, je devais l'avouer, proposait une variation de l'exaltation de la sensualité féminine assez surprenante. Avec la chaleur pénétrante de ces derniers temps, les corps, ivres de paresse, enflaient, transpiraient, fondaient au quotidien. Tous semblaient se vider de la moindre substance en excès. Quant à elle, elle n'avait plus rien à rejeter. Quelqu'un, ou plutôt quelque chose, s'en était chargée.

Parés de leur combinaison sombre frappée dans le dos de l'acronyme blanc S.P.D. suivi des mots « Crime Scene Unit », les officiers s'affairaient autour du corps pour numéroter les pièces à conviction potentielles, relever les dernières empreintes et réaliser les premiers clichés. Je leur demandai de s'écarter un instant pour avoir une vue d'ensemble du cadavre et repérer d'éventuels indices laissés par négligence. Je m'approchai du capitaine de l'unité et, sans quitter la dépouille des yeux, j'entamai la discussion, empreint d'indolence et d'hésitation.

— Commissaire Springs. Vous avez pu déterminer à quand remonte la mort, officier... ?

— Sergent Mills, se présenta l'agent. Non, pas encore, commissaire. L'équipe médico-légale est en route.

— Et qui a découvert le corps ?

— La voisine de l'étage. C'est cette odeur rance de chair brûlée que la porte diffusait dans le couloir qui l'a alertée à son retour de plusieurs jours de cure de désintox numérique.

— Personne n'a rien remarqué avant ? Aucun signalement ?

— Non, commissaire, hésita-t-il, presque ennuyé par sa réponse. Manifestement, l'isolement de l'appartement en bout de couloir n'a pas aidé à alerter le voisinage. La porte était verrouillée de l'intérieur par un système électronique. On a dû l'enfoncer au bélier.

Tout bien considéré, mon étonnement n'avait effectivement pas vraiment lieu de subsister.

— Et cette voisine a-t-elle fait une déposition ?

— Mes hommes sont toujours en train de l'interroger.

— Je veux un rapport complet sur mon bureau demain matin au plus tard.

— Entendu, commissaire.

— Rien d'autres ?

— On a retrouvé du matériel pour manifester et même des plans pour fabriquer des explosifs. Elle devait préparer des actions militantes voire de sabotage, et peut-être même de terrorisme. Nous devons encore expertiser l'ensemble des pièces à conviction pour confirmer.

— J’ai vu, la fameuse « désobéissance civile ».

J’étais déjà d’une humeur courroucée. L’irruption intempestive sur le seuil du studio d’une tête curieuse, téléphone greffé à la main, écouteurs branchés dans les oreilles, ne manqua pas de m’exaspérer un peu plus encore.

— Bouclez-moi le périmètre ! m’insurgeai-je. Je ne veux voir aucun journaliste et aucun milicien dans la résidence ! Et neutralisez-moi ces saletés de nano-drones ! Confidentiel, vous savez ce que ça veut dire ?!

Le reporter fut aussitôt intercepté et vigoureusement évacué par deux agents de police juste avant que l’intrus n’eût le temps d’immortaliser la scène tandis que d’autres officiers commencèrent à passer la chambre et le couloir aux détecteurs nanométriques. Bien que je leur jetasse un regard de réprobation, je ne pouvais que me féliciter de la réactivité de mes auxiliaires d’un âge déjà bien avancé.

Tout en me plaquant un mouchoir en tissu sur le nez et la bouche pour masquer l’odeur et le goût de putréfaction, je me rapprochai du lit sur lequel la victime reposait et m’inclinai au-dessus d’elle. Je sentais les gouttes de sueur qui perlaient le long de ma colonne vertébrale en même temps que je découvrais les ravages du meurtrier. La transpiration sourdait de mon front plissé par les faisceaux de lumière éblouissants et venait me piquer les yeux de ses toxines aigres alors que je continuais de parcourir les pieds, les mollets, les cuisses puis le buste, comme absorbé par eux et qui, malgré les violences subies, laissaient deviner un corps ferme et harmonieusement musclé par un passé de sportive assidue. Ils laissaient présager une véritable beauté, désormais massacrée, mais qui me semblait étrangement familière. Je ne compris pas pourquoi tout de suite. Ce fut en m’attardant sur son visage que tout en moi se figea soudain. Je ne pouvais plus respirer. Ma bouche se dessécha d’un coup, mon oreille interne chancela et des pics de glace me transpercèrent violemment jusqu’à la moelle. Je sentis remonter en moi cette douleur électrique si désagréable dans le bas du ventre, depuis l’estomac jusqu’à la glotte. La chaleur ambiante n’arrangeait rien à mon malaise. Je pressai brusquement ma main devant ma bouche et déglutis le peu de salive qui me restait pour refouler un relent acide de sucs gastriques.

— Excusez-moi, je dois sortir un instant, prononçai-je en plaçant mon poing devant ma bouche le plus stoïquement possible pour ne pas perdre la face.

— Je vous attends ici, commissaire, bredouilla-t-il en me toisant comme s’il avait vu un fantôme chancelant.

Laissant l’agent de police planté devant la dépouille, je sortis précipitamment de la chambre, titubai dans le couloir en prenant appui sur le mur et gravis

péniblement les escaliers de secours jusqu'au toit de l'immeuble en me maintenant maladroitement à la rambarde. M'y reprenant à plusieurs reprises, je réussis à pousser la lourde porte rouillée qui s'ouvrit sur une large étendue de verdure desséchée. La chaleur me saisit alors un peu plus et me fit vaciller. L'environnement du toit végétalisé m'apparaissait en flashs tournoyant autour de moi en télescopant ceux du visage de la victime. Incapable de fixer mes vertiges, je m'agenouillai de tout mon poids dans l'herbe jaunie et faillis vomir toute la bile de mon estomac vide. Je laissai passer les vagues de céphalées et les haut-le-cœur qui me brûlèrent tout l'œsophage puis m'allongeai sur le dos, les bras relâchés, en croix.

Les multiples tentatives de vomissement m'avaient épuisé et, malgré les rayons du soleil qui réchauffaient agréablement mes os, des sueurs froides me glaçaient encore l'échine. Puis les frissons s'atténuèrent peu à peu pour disparaître totalement. Les yeux fermés, je ne ressentais bientôt plus rien. Pas même le filet de salive qui coulait encore aux commissures de mes lèvres. Encore moins les radiations solaires cognant sur ma tête comme elles frappaient les voiles photovoltaïques à concentration et autres réflecteurs paraboliques qui suivaient fidèlement la trajectoire de l'étoile jaune depuis le toit de l'immeuble. Au loin, masqué par le dispositif de récupération des eaux pluviales, j'entendais à peine la clameur s'élever de la manifestation de militants environnementalistes battant le pavé dans les rues, en résonance avec les émeutes altermondialistes qui avaient bloqué les négociations tenues lors de la Conférence ministérielle de l'Organisation Mondiale du Commerce à la fin du siècle dernier afin de redéfinir, pour le troisième millénaire, les modalités des échanges commerciaux dans le monde selon des exigences de développement solidaire et résilient pour chacun des pays.

Non, il m'avait fallu quitter la chambre à tout prix. Il m'avait fallu respirer de l'air un peu plus frais. Mais il me fallait surtout oublier ces traits gravés à jamais dans ma mémoire, dans mes cauchemars.